Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 11

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204921

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pour dire quelque chose.

Le froid, le chaud, la pluie, la neige, le beau temps sont d'excellents sujets de conversation, quand on n'en a pas d'autres.

C'est inouï combien les hommes, entre lesquels les hommes prétendent que la nature a créé l'esprit de sociabilité, ont peu de chose à se dire quand ils se rencontrent quelque part.

Ainsi, ces temps derniers, le froid faisait presque tous les frais de la conversation. Un visiteur entrait-il dans une salle où se trouvaient réunies quelques personnes, ses premières paroles étaient pour le froid.

— Comme il fait froid...

— Le froid qu'il fait...

— Le vilain froid...

Et à chaque nouvel arrivant, la scène recommençait.

Parfois l'un ou l'autre introduisait une variante en indiquant le degré que marquait le thermomètre.

Nouvelle entrée. Présentations, saluts.

— Comme il fait froid..

— Ne m'en parlez pas ! On gèle !

— Si du moins le soleil pouvait venir !

— Mais c'est tous les jours la même chose !

— Le vilain froid !

La conversation peut maintenant reprendre avec une variante :

— On est cependant content qu'il fasse moins froid.

— N'est-ce pas le froid qu'il a fait !

— Le vilain froid !...

Ah ! certes, ce ne sont pas les dames qui ont besoin de recourir à si tristes expédients ; elles savent toujours que se dire.

Divertissements.

Bateau à vapeur de salon. — Voici un petit bateau à vapeur très facile à construire, et qui n'exige aucune dépense. On vide un œuf frais en faisant un trou d'épingle à l'une des extrémités et en aspirant. On le remplit d'eau de manière à ce que le liquide n'arrive pas au trou d'épingle lorsqu'on le couche horizontalement. Il suffira, maintenant, d'avoir un bateau en bois ou en carton dans lequel on fixera l'œuf horizontalement et le trou dirigé vers l'arrière du bateau. On le chauffe au moyen d'une bougie placée au fond du bateau. Lorsque l'eau sera arrivée à l'ébullition, un jet de vapeur s'échappera par le trou et le bateau marchera en sens contraire du jet.

Le hautbois des Croisettes.

On lit dans le procès-verbal de la séance du 13 février 1828 de la Section des écoles et du culte public de Lausanne :

« M. le ministre Marquis faisant connaître que l'on se sert dans l'église des Croisettes, pour accompagner le chant, de hautbois, dont l'effet n'est pas tolérable, ou que la personne qui s'est chargée de cet instrument ne sait pas en faire usage, nous avons autorisé M. Marquis à s'entendre avec la Municipalité d'Epalinges pour retrancher le dit hautbois. »

Chimie amusante.

On voit quelquefois des images ou divers objets qui deviennent phosphorescents dans l'obscurité lorsqu'on les a laissés quelque temps au jour. Pour préparer ces objets, on les trempe dans une colle liquide et on les saupoudre de sulfure de strontium ou de sulfure de calcium.

On peut obtenir le sulfure de strontium en chauffant un mélange de soufre et de carbonate de strontiane.

Le sulfure de calcium, pour être phosphorescent, doit être préparé de la manière suivante : On calcine, dans un creuset, à 800 ou 900 degrés, pendant vingt cinq minutes, 80 parties de soufre et 40 parties de carbonate de chaux très finement pulvérisés et intimément mélangés. Le carbonate de chaux doit être préparé en faisant passer un courant d'acide carbonique dans de l'eau de chaux.

Pour obtenir le serpent de pharaon, on verse de l'azote de mercure dans une dissolution de sulfocyanure de potassium ; il se forme un abondant précipité de sulfocyanure de mercure : on le pétrit dans de la colle avec un peu de salpêtre et on le façonne en petits cylindres qu'on laisse sécher. Ce produit, lorsqu'on l'allume, se boursoufle et déroule une espèce de long serpent.

Non plus. — Riquet vient de se rendre coupable d'un gros mensonge. Sa maman le gronde.

— C'est très vilain de ne pas dire la vérité. Quand on est petit on ne doit pas mentir.

— Et quand on est grand ?...

Le bon choix. — Monsieur, disait en minaudant à un homme d'esprit, une vieille coquette qui pose pour le bas-bleu, soyez donc assez aimable pour me choisir des livres ; vous connaissez mes goût ; vous savez ce qui me convient.

Une heure après, le monsieur envoyait à la dame les « Ruines », de Volney.

Entre hercules. — Toi qui te dis si fort, porte donc un poids de cinquante kilos à bout de bras.

— Ma foi non. On a l'air trop bête de rester comme ça, le bras tendu... pendant des heures.

RAGES DE DENTS.

A vous, qui souffrez encore de rages de dents, — heureux mortels. — Voici une recette merveilleuse, qui, si elle ne vous débarasse à tout jamais de la douleur, vous procurera au moins de longues heures de soulagement.

1° Bouchez d'abord vos oreilles avec du coton trempé dans l'eau de Cologne, que vous remplacerez par un nouveau tampon imbibé de la liqueur suivante :

Alcool 36 degrés, 15 grammes, essence de canelle, 5 grammes, essence de thym, 5 grammes, essence de girofle, 5 grammes.

2° Prenez dans votre bouche un peu de cette liqueur, que vous laissez reposer pendant quelque temps sur la dent malade. Si la douleur persiste, on crache la liqueur et on la renouvelle aussitôt. Lorsque la dent est trouée, on y applique un peu de coton trempé dans la mixture, et généralement cela suffit pour engourdir la douleur pendant assez longtemps.

On réussit aussi souvent en se bouchant l'oreille du côté douloureux avec un bourdonnet d'ouate, imprégné de quelques gouttes de cette mixture :

Chloroforme, 1 gr. ; laudanum, 10 gouttes.

Nous aurons la semaine prochaine, au **Théâtre**, une série de spectacles tout à fait extraordinaires.

Mardi, en soirée populaire, *L'Honneur*, la belle pièce de Sudermann, avec *Grasse matinée*, un éclat de rire. — Jeudi, deuxième de *Education de Prince*, de Maurice Donnay, le grand succès de gaîté de jeudi dernier. — Dimanche, 22 mars, en matinée, *La Dame de chez Maxim's*, pour la dernière fois ; le soir, *Le Ruisseau* et les *Surprises du divorce*.

Cherpillod contre Soyer. — On se demande s'il y aura assez de place au **Kursaal**, dimanche après-midi. A côté des attractions remarquables qui composent actuellement le programme, il y aura match de *ju-jitsu* entre le champion vaudois Cherpillod et le champion parisien Robert Soyer. Ce dernier fut vaincu par le premier, à Genève, en 1906. Il veut prendre sa revanche. L'intention est naturelle, mais le résultat encore incertain. Cherpillod n'a pas coutume d'être battu. Sera-t-il encore vainqueur cette fois ? Nous le saurons dimanche, en allant au Kursaal.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

Dans les plus petites auberges de ces pays de montagne s'étalent aux murs les affiches-réclames des agences d'émigration. Sur une mer régulière et calme, d'un bleu doux, file majestueusement, dans un sillage d'écume, le plus beau des transatlantiques, énorme, sans peur. De noires volutes de fumée se déroulent dans le ciel pommelé de blanc. Les pavillons flottent gaiement à la brise, tandis que des oiseaux de mer éploient leurs ailes entre les mâts. Tout cela donne une impression de force et de sécurité.

Que de fois les fils Ruchty ne s'étaient-ils pas arrêtés devant ces tableaux évocateurs, qui séduisaient leurs âmes de montagnards et leur parlaient de pays neufs, de vie libre et d'indépendance !... Quand la débâcle survint, la décision fut bientôt prise. Les deux fils, la fille et le gendre n'eurent qu'une idée : émigrer au plus tôt. Du bien des femmes quelques bribes avaient surnagé, qui payèrent le passage d'entre-pont et devaient suffire aux premiers besoins. On pensait que le père, devenu veuf, suivrait ses enfants ; mais il s'y refusa. Aucun raisonnement ne put l'y décider, aucune force l'y contraindre. A tous les arguments, il répondait un tranquille et résolu : *Nei !* contre lequel tout venait se briser. Force fut de le laisser en Europe. Il pardonna à ses enfants qui l'avaient ruiné, les embrassa pour toujours et les vit disparaître au coin de la route, avec une impression de chose qui s'écroule et que rien ne pourra plus relever. Et c'était, en effet, la vieille famille Ruchty, du haut de Stalten, qui allait se fondre dans le grand creuset du nouveau monde.

Gottlieb avait soixante-deux ans. Il s'engagea chez des parents éloignés, pour la saison de montagne, et connut bientôt les humiliations de l'infortune et les tristesses de l'âge.

De ses enfants arrivaient de temps à autre des nouvelles. On avait trouvé une ferme dans l'Ouest et l'on se tirerait d'affaires ; mais il fallait trimer dur, bien plus qu'en Europe, et se défendre contre toutes sortes de coquins. On était, en revanche, à l'abri des allusions blessantes des anciens voisins de Stalden. Ici, chacun ne s'occupait que de soi et l'on se souciait du passé des gens autant que d'un tas de paille après le battage. Et toutes les lettres se terminaient par un « Viens nous rejoindre », auquel Gottlieb opposait son éternel : *Nei !*

Le temps vint où le vieux ne put plus travailler à la montagne. Le pasteur écrivit alors aux enfants, qui se cotisèrent et firent une petite rente au père, de peur qu'il ne tombât à la maison des pauvres, au milieu des faibles d'esprit, des estropiés et des incurables. Cela faisait dans les 200 ou 300 francs par an, suivant que la récolte était bonne ou mauvaise. Gottlieb loua une bicoque un peu écartée, avec un petit carré de jardin, acheta une chèvre et planta deux planches de pommes de terre.

Et c'est ainsi qu'il vit, tout seul de sa race, attendant sans aigreur la fin de son existence tourmentée. Il mène paître sa chèvre le long du chemin de la Nünih, fume sa piple, contemple le ciel, observe la marche des nuages, déduit le temps qu'il fera de toutes sortes de signes certains et à lui connus, hoche la tête quand il voit se former sur les montagnes de petits bonnets de nuées qui prédisent la pluie, se réjouit quand un léger vent d'est assainit l'horizon. Entre temps, il fait son ménage et pioche son jardin. L'hiver est très long ; mais il relit les lettres de ses enfants et deux ou trois vieux livres qu'il aime, et dès que les beaux jours reviennent, il reprend le chemin de la Nünih, avec l'ancienne, qui cabriole de joie à travers les pierres du ravin.

Son grand bonheur, un bonheur singulier, est de revoir les pièces de terre qui lui ont appartenu. Celles-ci sont allées aux uns, celles-là aux autres. Il connaît tous les nouveaux maîtres de ces prés qui furent siens et il s'informe avec intérêt de leurs affaires. Il ne lui échappe pas un mariage ou un décès, qui fera passer un arpent d'une famille dans une autre. Il donne son avis sur les cultures en connaisseur expérimenté. Telle année ce pré a bien rendu : il est de si bonne terre ! Celui-là aurait besoin d'engrais. Les bois de l'Altenried se font mûrs, une coupe s'impose. Les barrières de l'Ahorni auraient besoin d'être réparées. Il réprime cependant un profond soupir quand il voit les beaux troupeaux descendre de « ses montagnes » et entrer dans « sa maison » en faisant tinter leurs sonnailles ; mais à quoi bon se plaindre ? D'ailleurs ses fils sont bien, là-bas, de l'autre côté de l'Océan, et peut-être reviendront-ils un jour, avec de gros sacs d'écus, refaire le domaine de famille et écraser de leur prospérité tous ceux qui les ont méprisés. Espoir lointain, qui suffit à calmer sa tristesse ! Et la vieille chèvre, qui aimerait à son tour à gambader dans un vrai pré, rêve peut-être aussi de la revanche, quand les Ruchty, de Stalden d'en haut, chanteront la terre reconquise.

Mais après la marche lente des choses et à lire les lettres des enfants, qui ne sont pas toujours gaies, il semble que le pauvre vieux ne verra pas luire l'aube du grand jour. Bien avant, sans doute, la Mort viendra l'inviter pour le grand voyage, plus loin que l'Océan. Et cette fois, Gottlieb fermera lentement les yeux et au lieu de répondre son éternel *nei*, c'est un *io* résigné qu'il dira, dans un dernier soupir de regret ou d'espoir.